Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 9

Rubrik: Variétés

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VARIÉTÉS

POÉSIE ET PHILOSOPHIE

Je ne sais pas grand'chose de Phérécyde. Il était de Syros, la ville blanche, et il écrivit un livre dont il ne nous reste, sauf erreur, que le titre : Heptamychos, *L'antre aux sept replis.* Mais le nom de Phérécyde est resté dans tous les cours de philosophie : car, le premier des Grecs, il mit ses réflexions sur l'univers dans la langue de la prose. Si l'on en juge par son titre, cette prose était encore à demi poésie. Phérécyde reste très proche parent des auteurs de théogonies, mais il marque une date de la pensée humaine : celle où la philosophie cesse d'être un genre littéraire, en attendant cet autre moment, tout prochain, où elle prétendra être une espèce de science. Les aphorismes d'Héraclite, les apologues de Prodicos, les mythes de Platon occupent l'intervalle de Phérécyde à Aristote.

Nous connaissons le premier philosophe qui ait écrit en prose, mais nous ignorons le nom du dernier qui écrira en vers. Parménide et Lucrèce sont venus depuis Phérécyde, et d'autres viendront après eux.

Si l'on renonce à faire de la philosophie une science, ses affinités avec certaines œuvres d'art s'imposent nécessairement à l'esprit. Si une philosophie est une façon de concevoir le monde et la vie et d'ordonner librement, suivant des goûts et des idéals qui nous soient personnels, les matériaux fournis par l'expérience scientifique ou vulgaire, qu'est-ce qu'une philoso-

phie sinon une œuvre d'art, la langue dans laquelle elle s'exprime fût-elle hérissée de termes techniques ?

Et cela explique pourquoi, chez les penseurs les plus abstrus, les moins lyriques, nous rencontrons si souvent une page — et c'est celle qui restera — où les mots lumineux trouent, malgré l'auteur, le voile poussiéreux des déductions pour laisser passer la beauté rayonnante d'une âme.

Pensez à Kant, et, plus près de nous, à Renouvier et à J.-J. Gourd.

De là vient encore, comme l'a remarqué M. Bergson, qu'un système de philosophie se laisse si souvent ramener à une image plastique : pour Plotin, le monde est une lampe éternelle, et pour M. Bergson lui-même, c'est un intarissable jet d'eau.

Ce préambule, qui aurait pu être moins long, est pour me convaincre moi-même que le poème philosophique n'est, pas plus que le roman historique, un genre bâtard et que l'on ne saurait aucunement reprocher à M. Frank Grandjean d'avoir donné des rythmes et des rimes à sa vision de l'univers. (1)

Je porte, pour ma part, une secrète envie à ceux de mes contemporains qui ont le courage de mettre sur le papier l'image qu'ils se font du monde. Qu'ils donnent à leurs livres l'allure d'une thèse ou celle d'une épopée, j'en suis jaloux, et c'est pour la crainte que j'ai d'être, par jalousie, injuste à leur égard, que je fais ici l'aveu humilié de ce vilain sentiment.

Pourtant, quand mon ami Grandjean m'apprit qu'il imprimait une épopée philosophique de quelque huit mille vers, je m'en réjouis. Je savais que hardi n'est pas synonyme de téméraire, j'avais encore dans l'oreille un éloge enthousiaste et compétent de l'*Olympischer Frühling* de Carl Spitteler, je me rappelais les vers soigneusement ciselés que Grandjean nous lisait au temps de nos études, je savais qu'il avait coup sur coup subi très profondément l'empreinte de deux penseurs, très différents mais également propres à élargir notre vue du monde : J.-J. Gourd et Henri Bergson.

Je n'ai pas été déçu. Sans doute, Grandjean a changé de manière. Je ne crois pas qu'il pût dire de son épopée ce que Baour-Lormian, sauf erreur, disait de la sienne : « J'ai retranché tous

(1) Frank GRANDJEAN. *L'épopée du solitaire*, poème. Genève, Atar, 1914.

les vers qui n'étaient que bons ». Mais pour nous qui avalons de puis tantôt quinze ans les tirades de Péguy parce que toutes les vingt ou trente pages nous y trouvons trente lignes admirables, nous aurions mauvaise grâce à peser chaque mot d'un poème comme les traités de rhétorique nous enseignent à faire d'un sonnet. Il y a dans *l'Epopée d'un solitaire* bien des choses que j'ai trouvées saisissantes, et dans des genres très divers : plusieurs morceaux à la Baudelaire qui vous font passer dans le dos un frisson, d'autres — quelques centaines de vers dans le chant d'Apollon — qui sont d'une splendeur et d'une simplicité classiques.

Mais je m'étais promis de ne pas faire de littérature, je n'y connais rien. Et je viens d'affirmer qu'une philosophie en vers ou en prose est une œuvre d'art, qu'elle soit ou non littérairement belle.

Voici, en bref, la philosophie de M. Grandjean.

Il faut avoir le courage de se poser des problèmes sur notre raison d'être en l'immense univers. Deux courants de pensée, symétriques mais contradictoires, s'imposent à nous d'emblée. La philosophie de l'Unité d'abord :

> il n'y a qu'un grand Etre
> absolu, solitaire, éternel, incréé,
> immuable, ignorant du mourir et du naître,
> et qui réside au fond de ses cieux, ennuyé.

Cette philosophie ne reconnaît aucune réalité à la personne humaine :

> Dis ! qu'es-tu donc, quand tout ce monde n'est qu'un rêve,
> ô toi, rêve de rêve, ombre d'ombre, qu'es-tu,
> bulle qui sur la mer du songe nais et crèves,
> quand le grand tout n'est rien, qu'est ton individu ?

Mais à ces considérations renouvelées des Eléates, on peut répondre : « vivre, c'est devenir et non être. » Après la philosophie de l'Unité, celle de la multiplicité infinie. Même après Lucrèce, il me semble que ces vers-ci se laissent lire :

Rien est tout. Tout n'est rien. Il n'y a que le Vide,
le Néant infini, le Noir illimité.
Et dans ce Noir béant il pleut du feu liquide,
Goutte à goutte, sans fin, pendant l'éternité.
Chaque goutte est un monde aussi bien qu'un atome.
La pluie immense tombe invariablement.
Pourquoi dans ce Néant cet Univers fantôme ?
Cela n'a pas de sens ni de commencement.
Et cette pluie immense, entrechoquant ses gouttes,
Cette vaste poussière, agglomérant ses grains,
et tombant dans le Noir par d'innombrables routes,
a formé ce vain Monde et tous ses êtres vains.

L'atomisme aboutit aux mêmes conclusions que la philosophie de l'Unité, mais on y échappe par les mêmes affirmations : « L'infiniment petit... l'infiniment grand sont des illusions... La Réalité, c'est l'Individu. »

Après ces philosophies négatives, les systèmes positifs. Celui qui s'est incarné dans le génie grec et qui trouve la raison d'être du monde dans sa beauté, — celui du génie hindou, pour qui le monde consiste dans la douleur :

Que la vie est brutale, inexplicable et brève !
— Rêve entre deux éternités ! —
Oh ! Plutôt que d'avoir vécu ce mauvais rêve,
Je voudrais n'avoir pas été !

— celui d'un vague naturisme, la philosophie de l'inconscient peut-être.

Enfin une philosophie de la vie. C'est celle qui apporte l'apaisement au penseur, c'est celle de la victoire.

Comme de juste, c'est la partie la moins aisée à comprendre pour le lecteur, puisqu'il s'agit, non d'un système déjà étiqueté dans l'histoire, mais de la vision même du poète-philosophe. (Des notes renvoient cependant à M. Bergson.)

L'Ether universel tend au plaisir suprême...
Tout le Plaisir flottant dans l'Ether en puissance
se concentre en soi-même afin de s'augmenter.

Le cœur et le cerveau, l'intuition et la raison débattent leurs droits respectifs, mais ils se mettent d'accord pour reconnaître

— si j'ai bien compris — que les grandes individualités morales s'imposent à la fois à l'instinct et à la raison.

C'est le cœur le plus grand, l'âme la plus puissante,
C'est le moi le meilleur qui reste le plus fort !...
Toute la dignité de l'Homme est la Pensée
Et c'est aussi la Force aimante, c'est l'Amour !

Il n'y a pas entre le cœur et la raison d'antagonisme irréductible pourvu que l'un et l'autre s'appliquent à la vie :

Cessons de mesurer. Vivons, aimons ! La Vie
ne peut pas nous mentir, puisqu'elle est le Réel !
En vivant, je me sens aussi grand que le ciel,
en vivant, en aimant, je comprends et j'oublie
le froid ricanement de ma Raison qui nie.

Le penseur s'attend à ce que cet hymne à la vie ne soit pas compris. Il récuse en des vers piquants les historiens de la philosophie qui voudront le cataloguer, les hommes de science qui étiquettent la nature, les poètes faiseurs de madrigaux, la foule enfin. Justifions son mépris, et concluons comme nous avons commencé en comparant cette vision du monde à celles du passé. Les méditations de M. Grandjean ne l'ont pas amené à dresser un système nouveau — mais nous nous en réjouissons, nous sentant ainsi plus près de lui. Il paraît avoir entendu le conseil de Gœthe :

Das Wahre ward schon längst gefunden,
Hat edle Geisterschaft verbunden,
Das alte Wahre, pack' es an!

Car il fait sienne, en effet, la vérité antique, depuis longtemps trouvée et dans laquelle ont communié déjà tant de nobles esprits.

PIERRE BOVET.

UN DIALOGUE PHILOSOPHIQUE

Nach ehernen Gesetzen müssen alle Wesen
Ihres Dasein Kreise vollenden (GŒTHE)

ainsi les astres s'allument et s'éteignent, ainsi les êtres vivants s'éveillent, s'agitent un instant et meurent, et tout s'équilibre, tout s'harmonise en un vaste concert... Il y a pourtant ce fait étrange que l'homme se révolte contre la loi qui lui est imposée. La nature, prodigue d'existences, l'a créé éphémère. Il veut durer, durer comme la matière éternelle, toujours identique à travers le jeu de ses multiples recompositions. Et c'est pour durer qu'il invente l'art, la science et la philosophie.

Toute frémissante du spectacle des choses, l'âme de l'artiste manifeste sa volonté d'être en créant de la beauté. Elle possède le secret de revêtir ses émotions passagères d'un caractère éternel, de les promouvoir en dignité et d'en prolonger indéfiniment l'écho, car il y a dans l'ordonnance harmonieuse de toute œuvre d'art comme un reflet de l'harmonie cosmique et comme une « transposition de l'infiniment grand dans l'infiniment petit ». C'est à un but tout semblable que vise le penseur, mais par des moyens différents. Pénétrer par l'intelligence le secret des lois éternelles, les repenser en soi, n'est-ce pas, pour un instant, s'identifier avec l'univers impérissable, et, pour peu qu'on augmente ou seulement qu'on transmette à d'autres le trésor patiemment amassé d'une science, n'est-ce pas leur communiquer quelque chose de son âme ? Renaître en des esprits qui vous continuent, y a-t-il plus noble et plus réelle survie ? Nous vivons pour disputer à la mort ce que nous avons de plus cher, notre être intime, notre pensée, notre âme. Non, « il n'est pas d'action désintéressée » pour qui sait voir derrière le rideau des apparences ; nous nous donnons pour nous retrouver, pour nous prolonger en autrui. Chétifs « parasites de la matière immortelle », nous avons conçu la folle ambition de durer, nous nous raidissons contre l'inéluctable destinée, et c'est là qu'il faut, en dépit de nos habitudes de pensée, chercher la cause et le ressort unique de notre activité.

Sans doute, pour celui qui sait voir et prévoir, pour le philosophe, c'est là « une bataille où la défaite est certaine ». Mais, après tout, qu'importe ? L'illusion d'être éternels, même brève, illumine l'existence et, quant à ceux qui en ont percé la finale vanité, ils auront l'âme assez haute pour se déclarer satisfaits d'avoir pu contempler quelques instants l'ineffable harmonie du monde.

Telles sont, brièvement et sèchement résumées, quelques-unes des idées que M. Oltramare (1) prête au philosophe Hermodore, lequel les expose à son jeune disciple Cotta. A peine revenu d'Athènes où il s'est dégoûté de la creuse éloquence des philosophes bavards, Cotta s'est senti repris du désir de créer. Le marbre qu'il a sculpté et qu'il montre à son maître représente Sulpicia à l'agonie. C'est l'œuvre d'un désespéré qui ne trouve plus rien à exprimer que sa douleur. Sulpicia mourante fait un dernier geste pour achever un poème commencé. Et le sculpteur, qui n'a jamais été plus sincèrement lui-même, ne sait pas que son œuvre est le plus saisissant des symboles. N'est-elle pas la réponse à toutes les questions sur l'art, sur la vie et sur la mort que son esprit inquiet vainement posait aux maîtres d'Athènes ? Mieux que lui-même, le sage Hermodore en a compris la signification profonde. Sulpicia mourante, c'est l'humanité créant la poésie, créant l'art en son effort sublime et désespéré pour échapper à l'angoisse de la destruction menaçante.

Il est assez rare de voir s'affirmer chez nous une pensée qui ose heurter de front notre spiritualisme traditionnel. J'en ai, pour mon compte, goûté l'âpre saveur et l'accent de mâle sincérité. Et puis ce n'est pas un talent méprisable que de savoir revêtir d'une forme attrayante et concrète une discussion ou un exposé d'idées ! Langage aisé, élégant parfois, images heureuses ; on s'arrête, on prête l'oreille et on suit l'entretien jusqu'au bout sans fatigue.

Quant au fond, le dialogue de M. Oltramare me semble contenir deux idées maîtresses. Une conception métaphysique d'abord : l'univers est matière impérissable régie par des lois et la vie spirituelle n'est qu'un épisode de son évolution. Une conception psychologique enfin qui voit dans l'horreur de la mort

(1) André Oltramare, *Sulpicia mourante*. (Les Feuillets, nov. 1913.)

le mobile consciemment ou inconsciemment agissant de toutes les activités humaines et particulièrement la source de l'art et de la philosophie.

De ces deux thèses la première, la thèse métaphysique, prête son appui à la seconde; elle est, pour Hermodore et pour Cotta, vérité acquise dont ils ne discutent plus. Aussi bien, comment leur demander de partager la prudente réserve des modernes — je pense aux plus avisés, aux plus sévères — concernant la matière et sa relation avec l'esprit, comment leur en vouloir de ne pas éprouver plus d'embarras à poser l'un des deux termes séparément comme se suffisant à lui-même ? Ne chicanons pas et souvenons-nous que les tempéraments vigoureux s'affranchissent volontiers des scrupules de la raison raisonnante.

Quelle que soit, d'ailleurs, la valeur des idées métaphysiques du philosophe Hermodore, il est difficile de ne pas lui donner raison, quand il estime que la volonté de vivre, que l'horreur du non-être, sont le plus puissant ressort de l'activité humaine. J'ajoute seulement que pour en constater l'action, il ne me paraît pas nécessaire de préjuger le problème métaphysique. Car il s'agit là d'un instinct et l'instinct n'emprunte pas aux idées sa vertu opérante. Que la créature spirituelle soit vouée ou non à la destruction, la mort reste enveloppée d'assez de mystère et d'assez d'incertitude pour que l'horreur instinctive qu'elle nous inspire en tout état de cause puisse agir en nous comme un stimulant de vie.

Admettons donc la thèse d'Hermodore pour autant qu'elle ne prétend pas glisser une métaphysique sous le couvert d'une observation de psychologue. Et maintenant, qu'allons-nous en faire ? N'est-elle pas d'une généralité telle qu'elle en perd une partie de sa signification ? Oui, sans doute, vivre est la grande affaire et vivre, c'est agrandir le rayonnement de notre moi — n'est-ce pas, à peu près, la thèse si éloquemment soutenue par Guyau ? Mais la simple volonté d'être ou la peur du néant ne me fournit point encore un idéal esthétique et point non plus l'idée d'une vérité à connaître. Qu'est-ce, au fond, que ces deux formes d'activité humaine et quelles en sont les conditions ? Que faut-il pour que la beauté soit et dans quelle relation mon esprit doit-il être avec le réel pour que mon aspiration à la vérité ait un sens ? Voilà ce qu'il m'importerait de savoir.

Laissons cette dernière question qui dépasse toutes les considérations sur l'origine psychologique du besoin de connaître. Hermodore conçoit l'œuvre d'art comme réalisant en petit l'équilibre et l'harmonie qui règnent dans le grand tout. La formule est séduisante, mais je crains qu'elle ne recèle une équivoque. L'harmonie du monde ? que faut-il entendre par là ? Si je comprends bien le vieux philosophe, c'est le concert des choses qui résulte de leur action réglée par les lois naturelles. Mais les lois naturelles — celles du moins que la science connaît — sont des lois mécaniques de séquence et d'équilibre quantitatif. Comment voulez-vous qu'elles suffisent à constituer l'ordonnance d'une œuvre d'art ? Ce qu'il y a de plus caractéristique dans les créations de l'art, c'est l'invisible principe qui tient les éléments unis en un tout, qui leur assigne à chacun sa place et sa fonction ; c'est l'idée ou mieux c'est l'émotion inspiratrice. Il n'y a pas d'art qui ne porte l'empreinte d'une personnalité, et je me trompe fort, si l'harmonie qui résulte, pour l'œuvre d'art, de l'action de ce facteur humain et qui s'appelle convenance et proportion, n'est pas bien différente du mécanisme des lois naturelles tel que les savants le conçoivent... Mais j'allais oublier qu'Hermodore est un philosophe antique et que les anciens n'ont jamais clairement séparé dans leurs systèmes les conceptions rationnelles des conceptions esthétiques.

J'ajoute que nous les séparons peut-être trop. Le monde est-il dépourvu de toute unité vivante comparable à celle que manifestent les œuvres du génie humain ? Grave question où l'esthétique, en creusant son sillon, atteint aux confins de la métaphysique et pourrait bien en définitive nous orienter vers une philosophie assez différente de celle du maître de Cotta. Ce n'est pas moi qui condamnerai la hardiesse réfléchie des synthèses. Mais, quelles qu'elles soient, encore faut-il qu'elles ne se fassent pas confusément, à la faveur d'un mot. Distinguons les notions avec toute la netteté possible et que les analyses rigoureuses préparent les fortes synthèses.

Je termine ici mon trop long commentaire. Que les manes d'Hermodore me pardonnent, si j'ai mal interprété sa pensée !

H.-L. MIÉVILLE.

LA RELIGION DU TEMPS
ET LA RELIGION DE L'ÉTERNITÉ

Zeitlichkeits- und Ewigkeitsreligion, von P. H. Wicksteed. Aus dem Englischen übersetzt, von Charlotte Broicher. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1913. (Extrait de « Religion und Geisteskultur »)

Pour le penseur du moyen âge, l'éternité ne signifie pas : le temps infini, mais un état d'existence simultanée, opposé à la succession qui caractérise l'existence temporelle, et un état dans lequel la perfection est atteinte. La vie éternelle est alors non seulement digne de l'effort de la recherche, mais digne et capable d'être possédée. Elle renferme la jouissance de Dieu (fruitio Dei) ; la conscience de soi y est, non pas absorbée par l'inconscience, mais transfigurée en conscience de Dieu, en conscience de l'éternel.

Pour le moyen âge, le temps est au second plan, élément créé ; l'histoire est plutôt l'histoire de la chute et de la corruption que l'histoire du progrès. L'homme a à lutter contre le mal, non pas pour aider à une victoire finale impossible, mais pour choisir, en ce qui le concerne personnellement, la bonne part. Il s'agit de s'enfuir loin du monde et du temps, de regarder à l'immuable, à l'éternel, de s'attacher au Dieu en qui le passé et l'avenir sont un éternel présent.

Aujourd'hui la situation a changé. L'idée de progrès domine tout ; nous regardons à l'avenir ; nous avons retrouvé l'idéal prophétique du royaume de Dieu : — non pas le paradis perdu du passé, mais le monde idéal de l'avenir. Le mal doit disparaître, et c'est l'œuvre humaine de le détruire.

En dépit des avantages de cette conception moderne, nous courons un danger. Notre devise est celle de Lessing : nous choisirions, si Dieu nous plaçait dans cette alternative, la recherche de la vérité plutôt que sa possession. Nous cherchons, non pas dans l'espérance de trouver, mais convaincus de n'être

jamais au bout de la recherche, comparables aux sportsmen qui chassent pour le plaisir de chasser, plutôt que pour abattre le gibier. Et cela apparaît dans les contradictions de notre vie morale et sociale.

Les valeurs premières de notre morale sont : l'effort, la lutte ; le sacrifice de soi. D'autre part nous cherchons, préparons et appelons de nos prières un état de choses parfait : un monde d'où le mal et l'injustice auraient disparu. Or si ce Royaume idéal venait, ce serait l'écroulement de nos valeurs morales. Nous ne savons plus ce que c'est qu'une vie qui mériterait d'être vécue pour elle-même. Nous combattons ; et le combat nous plaît et nous apparaît comme un bien. Mais quel est l'objet de l'effort, quel est le but ? Nous levons la contradiction en nous disant (solution toute pratique qui ne peut satisfaire la pensée) : la victoire est lointaine, je n'y assisterai point ; luttons toujours ! En d'autres termes, la lutte, qui n'est qu'un moyen, devient le but. Or ce n'est pas l'effort, la lutte, le progrès qui peut être le but de la vie. Nous avons perdu le sens du « frui deo », la notion de l'union véritable avec Dieu. Nous nous représentons l'au-delà comme un progrès indéfini. Un progrès vers quoi ? Vers un but qui, s'il était jamais atteint, nous révélerait l'illusion, et signifierait la stagnation et l'ennui. La possession de l'éternité et de la perfection ne nous paraissent ni possibles ni désirables. Le temps nous domine. La piété moderne est si véritablement une religion du temps qu'elle va jusqu'à mettre le progrès en Dieu lui-même, à réclamer un Christ qui prenne part à nos luttes, qui travaille encore à sa victoire, qui vive la vie du temps. L'idée d'éternité ne pouvant pourtant être annihilée, nous verrons réapparaître l'antique ἀνάγκη, le Sort, maître éternel du temps et de tout ce qui s'agite dans le temps : l'humanité et Dieu lui-même.

Il y a donc lieu de prendre garde, et de sauvegarder l'Eternité divine. Le moyen âge eut raison sur ce point : en unissant nos âmes à Dieu, nous goûtons quelquechose de la vie intemporelle. Ce n'est pas là une phrase vide de sens. Plus nous tâchons de nous réaliser nous-mêmes, plus nous nous sentons élevés au-dessus de la domination du temps. Notre rapport au temps cesse, dans les instants où la parfaite unité se fait en notre être. Créatures temporelles, nous arrivons à voir diminuer l'impor-

tance de la notion du temps au sein de notre vie spirituelle la plus profonde. Dans la composition, comme dans l'audition musicales, l'impression présente peut être produite aussi bien par ce que nous avons entendu, ou par ce que nous savons ou pressentons devoir entendre, que par le son actuel proprement dit. Nous avons des impressions semblables en relisant un chef-d'œuvre littéraire qui nous est familier. Il en est ainsi de la vie. Le passé peut être rappelé ; il y a une vie totale de l'esprit au sein de laquelle la succession temporelle n'a qu'une signification relative et qui peut arriver au pressentiment de l'éternel. Notre bien le plus précieux n'est-il pas ce que le temps ne peut nous prendre ? — l'amour, qui survit à son objet ; la sagesse acquise, qui reste en nous, alors qu'est évanouie la connaissance qui l'a engendrée ; la pitié et la sympathie, qu'ont mises en nous des heures de souffrances, aujourd'hui abolies ; la certitude de la valeur de la vie, imposée par des émotions disparues, mais que plus aucun choc ne peut ébranler. En tout cela nous avons une conscience discrète de réalités éternelles, nous voyons Dieu. Une telle vie, formant en elle-même un tout, mérite qu'on en jouisse. Et en jouir, c'est non pas abolir, mais nourrir aux sources vives la volonté du progrès et de l'effort, qui n'apparaît plus alors comme une aveugle impulsion.

Cette volonté a trouvé son sens. Le contact de l'éternel transfigure notre existence temporelle.

AUG. LEMAITRE.